

Article

« Feu et vie quotidienne : pour une écoformation éclairée »

Dominique Cottureau

Éducation et francophonie, vol. 37, n° 2, 2009, p. 33-43.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/038814ar>

DOI: 10.7202/038814ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Feu et vie quotidienne : pour une écoformation éclairée

Dominique COTTEREAU

Association Échos d'Images, France

RÉSUMÉ

À la fois, notre vie quotidienne se déploie au milieu même des choses, des matières, des milieux, des voisins, des courants d'air et courants d'opinion, des coulants d'eau et coulants d'êtres, des flux d'énergie et flux de paroles; mais tout cela se joue à l'insu de notre réflexion. Nous y avançons en somnambules comme si nous en étions détachés. Une faille s'est creusée au fil de la modernité entre matière et esprit, entre corps et pensée, entre nature et culture. Pourtant nous ne sommes rien sans la nature, même dans sa forme la plus artificialisée. Elle constitue notre identité écologique. Afin d'explorer cette relation écoformatrice à une nature qui ne nous semble plus en être, nous avons choisi de nous attarder à l'exemple concret du feu, élément central qui donna naissance à l'énergie. À l'heure où l'on semble opposer, dans les débats de l'éducation relative à l'environnement, une éducation aux écogestes et une éducation au sens critique, cet article fait le pari que les deux peuvent être reliés. La vie quotidienne et la vastitude du monde ne s'opposent pas mais s'imbriquent l'une dans l'autre, réciproquement. Nous tentons de montrer ici comment s'opèrent les changements en chacun de nous, dans l'intime de nos maisons, et comment ces changements sont sources d'un autre regard sur le monde et d'un apprentissage au « vivre ensemble sur Terre ».

ABSTRACT

Fire and daily life: for enlightened eco-teaching

Dominique COTTEREAU
Association Échos d'Images, France

Our daily lives unfold right in the middle of things, matters, environments, neighbors, currents of air and currents of opinion, streams of water, streams of being, fluxes of energy and fluxes of words; but all of this makes clarity of thought more difficult. We move forward like sleepwalkers, as if detached from it all. In modern times, a canyon has been carved out between matter and spirit, body and thought, nature and culture. Yet, we are nothing without nature, even in its most artificial forms. It makes up our ecological identity. In order to explore this eco-formative relationship with a kind of nature that no longer resembles us, we have chosen to use the example of fire, the central element of energy. At a time in the environmental education debates when there seems to be opposition to education based on eco-actions in the critical sense, this article suggests that the two can be related. Daily life and the vastness of the world do not oppose each other, but are reciprocally interlocking parts. We attempt to demonstrate here how changes within each of us operate in the intimacy of our homes, and how these changes are sources of another perspective on the world and an apprenticeship on "sharing the planet".

RESUMEN

Fuego y vida cotidiana: por una eco-formación edificante

Dominique COTTEREAU
Asociación Échos d'Images, Francia

Nuestra vida cotidiana se despliega simultáneamente en medio de cosas, de materias, de entornos, de vecinos, de corrientes de aire y de corrientes de opinión, de flujos de agua y de flujos de seres, de flujos de energía y de palabras. Todo eso se lleva a cabo a espaldas de nuestra reflexión. Avanzamos como sonámbulos, como si eso no nos compeliere. Una grieta se ha abierto a lo largo de la modernidad entre materia y espíritu, entre cuerpo y pensamiento, entre naturaleza y cultura. Sin embargo, no somos nada sin la naturaleza, incluso en su forma la más artificial. Ella constituye nuestra identidad ecológica. Con el fin de explorar ésta relación eco-formadora hacia una naturaleza que ya no parecer ser una, nos detenemos en el ejemplo concreto del fuego, elemento central de donde nace la energía. Ahora que en los debates sobre la educación relativa al entorno ecológico, parece que se opone la educación al ecogesto y la educación crítica, éste artículo se arriesga en afirmar que las dos pueden unirse. La vida cotidiana y la inmensidad del mundo no se oponen sino se imbrican

recíprocamente. Tratamos de mostrar la manera en que se operan los cambios en cada uno de nosotros, en la intimidad de nuestros hogares, y cómo esos cambios son los manantiales de donde surge una forma diferente de ver el mundo y un aprendizaje para «Vivir juntos sobre la Tierra».

Introduction

Éduquer au vivre ensemble, apprendre à partager la Terre entre tous, êtres vivants et matière physique, aujourd'hui et pour longtemps, pourrait commencer par la prise de conscience et la mise en lumière des multiples interdépendances au milieu desquels nous sommes tous insérés. L'éducation relative à l'environnement, après avoir longtemps été centrée, en France notamment, dans des courants d'une éducation au sujet de l'environnement, s'est largement complexifiée dans les vingt dernières années de deux autres dimensions, très complémentaires l'une de l'autre : une dimension critique et une dimension identitaire. C'est à cette dernière dimension que nous nous intéresserons ici. L'article répond à la question du sens de nos vies posée par Lucie Sauvé en axe de questionnement de la revue : comment l'éducation relative à l'environnement « peut-elle contribuer à la construction de nos identités personnelles et sociales? Comment peut-elle améliorer notre rapport au monde? » À cheval entre Québec et France, un courant de recherche s'est formé dans les années 1980, grâce à Gaston Pineau et à son néologisme « écoformation » (1992). Au sens littéral, le mot *Écoformation* signifie la mise en forme que chacun reçoit et modèle par le contact direct avec l'oïkos, cet habitat qui nous entoure, nous enveloppe et nous imprègne de ses paysages, de ses formes et de ses couleurs, de ses odeurs et de ses sons, de ses habitants et de ses atmosphères. Nous sommes tous constitués des milieux qui nous abritent au fil de la vie, des milieux et de leurs éléments – l'eau, l'air, la terre et le feu. Lorsqu'ils sont mis au jour, amenés à la conscience de la personne, ils prennent toute leur part dans son identité qui devient alors explicitement écologique. Nous avons tous une identité écologique car nous sommes tous installés quelque part, en un lieu physique, faisant passer des flux de matière, d'énergie et de sens, mais nous n'en avons pas tous conscience.

Cette forme d'éducation est bien sûr informelle. Elle fait la part belle au « sans maître » et au « sans pédagogie ». Elle s'incarne dans les jeux des enfants sur les plages, dans les bois, les prairies ou les jardins; dans les balades du dimanche sur les sentiers côtiers ou les sentes de montagne; dans les vacances ailleurs, dans des paysages nouveaux; mais aussi dans les pavés battus au quotidien, dans les ruelles traversées tous les jours, les places publiques ou les avenues empruntées. Être en écoformation, c'est être ouvert au monde alentour, s'éveiller au moindre courant d'air passant par la fenêtre (Cottureau, 2001). La « saisie » de l'expérience est importante dans ce mode éducatif. Il est en effet primordial à un projet d'éducation relative à

Nous avons tous une identité écologique car nous sommes tous installés quelque part, en un lieu physique, faisant passer des flux de matière, d'énergie et de sens, mais nous n'en avons pas tous conscience.

l'environnement que chacun explore et comprenne qu'un « petit bout » du monde participe à son identité. D'aucuns seront constitués d'un coude de rivière, d'un bord d'étang ou d'un mouvement du fleuve; d'autres, d'une terre tranquille, d'un arbre tordu ou d'une prairie multicolore; d'autres encore...

Dans cet article, je propose de mener cet exercice de déploiement d'une conscience écologique à partir d'un élément qui ne m'est pourtant pas le plus familier – le feu, afin de proposer au lecteur un cheminement qui va d'une relation primordiale, intime, avec un élément de la nature, jusqu'au déploiement de l'être-au-monde inscrit dans un projet de société voulant transformer nos « rapports d'usage en rapport de sage » avec l'environnement (Pineau, 1992). Nous y traversons les concepts de vie quotidienne et d'habitude, car nous savons combien celles-ci sont des freins au changement. Il y a encore tant de contradictions entre ce que nous disons vouloir faire et ce que nous faisons réellement qu'il m'a paru indispensable d'aller comprendre comment s'opère le changement minuscule et pourtant si profond de nos gestes quotidiens. Écogestes et écocitoyenneté ne sont-ils pas les deux mains d'un même corps, l'une individuelle et l'autre sociale? Les « je » et les « nous » ne doivent-ils pas travailler de concert pour « apprendre à vivre ensemble sur Terre »?

Pas de fumée sans feu

Mon écoformation première est métissée du vert des prairies, du bleu de la mer et de l'ocre des forêts. Aussi, avais-je la sensation de mal connaître l'élément igné pour y avoir peu posé ma réflexivité. Mes attirances naturelles vont à l'eau (Cottureau, 1999 et 2005), à l'arbre, à la pierre. J'aime les grottes humides plutôt que les volcans. Ma vitalité se puise dans l'éclairage bleuté du petit matin, quand je m'endors volontiers à la pleine lumière du midi. Je fuis les colères, les orages et les armes guerrières. Je me dérobe toujours aux invitations festives sous spots, lampions et autres feux d'artifice, largement consommés de vin et d'alcool. « Le monde va vite si on l'imagine en feu » (Bachelard, 1962, p. 33) et je suis plutôt de la lenteur et de la patience.

Pourtant, deux évidences m'apparurent assez vite. Une réalité physico-biologique d'abord s'imposait : comme pour tout être vivant, mon organisme nécessite chaleur et énergie. Tout effort musculaire, tout fonctionnement d'une cellule, d'un tissu, d'un organe, d'un organisme complet, végétal, animal, bactérien, est la mise en œuvre d'énergies, jouant entre les diverses molécules, les divers atomes, les divers noyaux d'atomes. Aussi doit-il être possible de trouver ma propre connexion écologique à l'élément. Une réalité phénoménologique se faisait ensuite jour : le feu ne se réduit pas à ses manifestations d'explosion, d'incendie et de brûlure. Il est des lumières douces qui veillent à notre repos et des feux de cheminée qui invitent à la centration. Pour domestiquer le feu, il a fallu bien sûr des forces de frottement pour créer l'étincelle, mais il a fallu aussi circonscrire son intensité et son expansion. Le geste, des milliers de fois répétés de génération en génération d'humains, créa l'image mentale de la centration autour du foyer. Il n'est plus besoin aujourd'hui

Malgré la modernité électrique, des milliers d'années d'éclairage aux seuls foyers de l'âtre et autres flambeaux vacillants restent en nous comme de puissants embrayeurs d'écosymbolisation.

d'édifier un feu pour que la pensée retrouve de façon instantanée cette centration. La rêverie du feu est « la rêverie la plus naturellement centrée » (Bachelard, 1949, p. 32).

C'est vers cette composante ramassée et tranquille du feu que je me suis alors naturellement tournée. Au bord de ce foyer contenu et crépitant, le corps se réchauffe tout autant que l'âme. Le temps gagne en profondeur. Dans la demi-teinte de l'ombre et de la lumière, la rêverie tricote pensées et images, attisant le clair-obscur de nos consciences. Le rougeoiement du foyer devient le centre de gravité de tout l'espace alentour, un espace lui aussi contenu, comme par extension du noyau. L'intime gagne en puissance. La socialité s'y resserre, s'y murmure, confidences soufflées pas plus fort que le crépitement du bois consumé, entrecoupées des silences eux-mêmes deserts.

Malgré la modernité électrique, des milliers d'années d'éclairage aux seuls foyers de l'âtre et autres flambeaux vacillants restent en nous comme de puissants embrayeurs d'écosymbolisation. « Les rêves et les rêveries ne se modernisent pas aussi vite que nos actions. Nos rêveries sont de véritables habitudes psychiques fortement enracinées. La vie active ne les dérange guère » (Bachelard, 1962, p. 6). Même la petite lampe, témoigne Bachelard, la lampe du lecteur ou de l'écrivain, incarne cet esprit central qui veille sur la chambre, sur la demeure tout entière. Il n'y a pas plus de maison sans lampe que de lampe sans maison (*ibid.*, p. 17).

Au foyer de la vie quotidienne

Le feu central devint le cœur palpitant de la vie domestique. Bouillir, cuisiner, sécher, chauffer, aseptiser, se protéger, s'éclairer... Le feu rayonnait sa puissance, créant les gestes et l'usage dans la vie quotidienne, élaborant au fil des années ce patrimoine d'habitudes qui constitue chaque individu dans l'ordinaire de ses jours. Le feu est le plus socialisé des éléments, disait Bachelard, car il est comme inventé par l'homme, mais la réciproque est aussi vraie, l'homme est comme né du feu.

Aujourd'hui, le feu quotidien ne rougeoit plus, ne crépité plus. Il couve et court dans les kilomètres de câbles électriques, reliant ampoules, cuisinières, radiateurs, réfrigérateurs, lave-linge, ordinateurs, chauffe-eau à de vastes réseaux terrestres qui captent et transportent l'énergie venant d'ailleurs (le feu devenant ici métaphore de l'énergie). Mais le foyer est resté un symbole vivace de la vie domestique.

La vie quotidienne de la maison est un fourmillement de gestes à la fois consommateurs et créateurs d'énergie. Comme mille flammèches sautillant et revenant en leur centre pour mieux s'en échapper à nouveau, ils brûlent, consomment, se recentrent et s'échauffent pour assurer le bon fonctionnement du foyer. Corporellement, les actes ménagers fatiguent. Laver le sol, repasser le linge, préparer le repas, dépoussiérer les meubles, tout cela ne se fait pas sans un minimum de vigueur. Techniquement, ils sont aussi utilisateurs de ressource énergétique naturelle (charbon, pétrole, gaz, nucléaire et énergies renouvelables).

Mais, en retour, ces gestes assurent une sorte de ressourcement de l'être dans son rapport au monde. On puise dans la vie quotidienne et la mise en ordre de son

La vie quotidienne de la maison est un fourmillement de gestes à la fois consommateurs et créateurs d'énergie.

foyer une mise en ordre du monde (Douglas, 2001). Peu importe la forme de l'ordre, à chacun sa définition de la propreté et du rangement, ce qui compte c'est l'organisation du milieu. Ces gestes, mille fois répétés, banalisés, modestement appréhendés, tenus pour insignifiants, sont en fait plein de significations. « Il n'y a pas d'expérience trop banale pour être intégrée à un rite et chargée d'une signification qui la dépasse » (*ibid.* p. 130). Jean-Claude Kaufmann se demande même si ce n'est pas dans le quotidien que se trouve la véritable continuité du sacré, sacré pris au sens large de « rapport de sens » (1988, p. 44). Le propre et le rangé sont au fondement de toute construction du réel. Dans l'enfance on apprend ce qui est désordre et ce qui ne l'est pas, ce qui est souillure et ce qui est propreté. La saleté est une offense à l'ordre. En l'éliminant, nous opérons un acte positif d'organisation du milieu (Douglas, 2001, p. 24).

Dans la vie quotidienne, à chacun ses rites, qui dans l'invention des repas, qui dans le repassage, qui dans le lavage du sol. Tout geste quotidien ne fait pas rituel. Il y faut une attente enfermée dans le geste, une charge symbolique, une ouverture sur un au-delà pour qu'il y ait rite. Ces actes hors du rite sont souvent plus éprouvants car perçus comme des corvées. Dans ce cas, soit on ne les assume pas (acheter toujours des plats préparés ou faire faire par d'autres), soit on les assume en dernière instance lorsque le foyer devient chaos insupportable, soit on les assume malgré tout quotidiennement, « parce qu'il faut bien le faire », mais en les enkystant profondément dans les automatismes pour que la conscience n'ait pas à y réfléchir et à mettre en doute leur bien-fondé.

La petite veilleuse des habitudes

Les habitudes veillent ainsi au bon déroulement de la vie quotidienne. Chaque jour, recommencer cuisine, lavage, ménage, rangement et toute cette succession d'opérations qui comblent nos besoins fondamentaux nous semblerait bien lourd si l'on devait réfléchir en permanence à la manière de les mettre en scène. « L'habitude est l'opérateur central de la réalité quotidienne » (Kaufmann, 2001, p. 124). Dans la pénombre psychique, elle permet aux gestes de s'enchaîner les uns derrière les autres, habilement et avec fluidité, jusqu'à ce que la tâche soit réalisée.

Les habitudes sont une mémoire sédimentée hors de la mémoire, nous dit Kaufmann. Elles ne sont inscrites ni seulement dans le corps biologique, ni seulement dans l'objet qu'elles manipulent. Elles sont enclavées à l'entre-deux du geste, dans l'habileté de la main et dans la danse du corps qui reconnaissent l'objet et évaluent l'espace. On ne repasse pas une chemise comme on repasse une nappe. Les objets et l'espace constituent les repères de l'action. Ils font intrinsèquement partie du schème incorporé. Repères matériels et mouvements corporels fusionnent et participent à la construction d'un « moi élargi » (*ibid.*, p. 174).

Nous nous construisons dans le silence des habitudes. Nous n'avons pas des habitudes, nous sommes faits d'habitudes. Elles sont les gardiennes des évidences qui nous constituent, veillent sur les fondements de notre identité et de nos repères

L'habitude est
l'opérateur central de la
réalité quotidienne.

culturels. « La conscience est trop une machine à poser les questions, à douter de tout. L'habitude qui la quitte pour se déposer dans les seuls gestes acquiert le calme et la puissance de l'indubitable; on est ainsi et c'est ainsi, il faut le faire et on le fait » (Kaufmann, 1992, p. 150). Parce qu'on est la mère, parce qu'il faut bien nourrir la famille, parce qu'il faut donner une image de sa demeure ni trop ressemblante à celle de la voisine ni trop différente non plus, parce qu'il faut... On ne sait pas trop pourquoi mais c'est bien ainsi. Le familier est si rassurant.

L'étincelle du changement

Les habitudes se transforment, engendrant du nouveau, s'adaptant au changement.

Si la répétition est une condition de l'habitude, elle ne s'opère pas de copies conformes en copies conformes gestuelles. On fait la vaisselle après chaque repas, mais l'articulation et l'enchaînement des milliers de segments de gestes différents empêchent, par leur richesse, l'imitation parfaite du modèle d'actions. Les habitudes se transforment, engendrant du nouveau, s'adaptant au changement. Le quotidien est le lieu du changement sur fond de continuité et le lieu de la continuité sur fond de changement. Il comprend à la fois « une graine permanente d'éternité » et « une graine permanente de fragilité » comme l'observe Claude Javeau (1991). C'est le terrain sur lequel peuvent s'appuyer les éducateurs pour espérer infiltrer du changement dans nos rapports à l'environnement.

Ce sont souvent des « conflits de schèmes » qui provoquent l'ouverture du cadre routinier en interpellant la réflexivité (Kaufmann, 2001, p. 162). L'image de la bonne ménagère s'oppose à celle de l'épanouissement professionnel; user de gestes très polluants et gaspilleurs peut être gêné par les informations catastrophes sur l'état de la planète; sur l'habitude prise de laver la vaisselle à la main surgit le projet d'acheter un lave-vaisselle. Une somme innombrable de contradictions peut surgir qui, pour les unes, enclenchent un processus de changement, pour les autres, sont de trop faible ou, au contraire, de trop forte intensité pour déstabiliser l'habitude.

Kaufmann a observé à la loupe ces conflits de schèmes créateurs de nouvelles gestuelles (1997) et nous offre en cela un magnifique terrain nouveau de réflexion sur la pédagogie du changement. Un événement particulier, parfois minime, tient toujours lieu d'élément déclencheur. C'est une information, une remarque faite par le conjoint, un voyage qui ouvre les yeux sur une autre réalité, un objet que l'on va chercher à convoiter, un film percutant... Cela s'immisce d'abord dans un coin de la pensée de la personne, provoque un léger picotement intérieur, un agacement presque négligeable, qui peut toutefois signer le début d'un long conflit entre le corps qui a pour habitude de... et l'esprit qui aimerait bien que...

Ces bouffées de sensations négatives, minimes au départ, vont se démultiplier au fur et à mesure que les gestes en question entrent dans le champ de l'introspection. Elles vont s'amplifier à la mesure du débat intérieur qui se met en place. La contradiction, entre ce que l'on fait (par exemple vivre dans une maison surchauffée) et ce que l'on aimerait faire (faire des économies d'énergie), prend de la puissance, le Moi charnel et le Moi raisonnant entrent en rivalité. Le Moi charnel oppose

des résistances, argumente, se déculpabilise, se trouve des excuses (« Mais j'ai besoin de chaleur pour me décontracter en rentrant du travail! C'est si dérisoire ma maison à l'échelle de la planète! »).

Pourtant, s'il veut apaiser le conflit, réduire les agacements, l'individu est obligé de passer à l'acte. Il est condamné à unifier le Moi raisonnant et le Moi charnel pour pacifier sa vie quotidienne. Il improvise alors quelques gestes réducteurs de tension (il coupe les interrupteurs de lumière, « ça de gagné! »), puis les répète de plus en plus fréquemment, les enrichit, les complexifie (l'idée de passer de la lumière à la température s'impose à lui, il enfle un pull-over et réduit le thermostat d'un degré).

Le débat entre le corps et l'esprit par l'intermédiaire des sensations permet à l'injonction de s'intérioriser. Le changement pénètre dans la lumière de l'évidence. On commence par le facile jusqu'à ce qu'une nouvelle gestuelle s'organise entièrement. Au fur et à mesure des répétitions, la pensée lâche prise. Les gestes s'incorporent, se sédimentent, s'automatisent, devenant habitudes stables et à leur tour résistantes.

Tout le processus a consisté à inscrire, par étapes et toujours plus intimement, de nouvelles normes d'obligations qui avaient d'abord été perçues comme des références extérieures. Le corps finit par porter ses propres impératifs sans que la conscience ait besoin de les lui commander. « C'est du bon sens quoi! C'est logique », finit par dire l'individu.

Chacune de ces phases possède sa durée propre; il peut y avoir des arrêts brutaux, des accélérations, des stades intermédiaires de retour en arrière. Mais ce qui est certain, c'est qu'avant d'arriver à l'étape finale du changement il a fallu un énorme travail intérieur, insoupçonnable du dehors.

« La maison brûle »

Il est ainsi, quotidiennement, des gestes qui meurent et des gestes qui naissent (Giard, 1994, p. 284). Cela se produit encore plus rapidement dans notre société moderne qui mécanise et technicise toujours plus notre rapport ménager à l'espace et à ses objets. Grâce au lave-linge, on ne met plus les mains dans l'eau lors de la lessive, grâce à la télécommande on ne ferme plus ses volets en ouvrant la fenêtre, grâce au robot batteur on n'émince plus les légumes au couteau. Si l'on y a très nettement gagné en confort matériel, on y a perdu en relation corporelle à la matière et en contrôle social de la ressource. Qui sait, dans sa maison, d'où vient l'énergie qu'elle dépense, comment celle-ci est acheminée, combien elle coûte à la société, qui gagne à l'exploiter, où en sont ses limites?

L'exemple de l'énergie est sans doute le plus parlant des exemples, car il est entouré du plus grand flou pour le commun des habitants. « Le quotidien à notre époque s'inscrit tout entier dans une technologie dont la plus grande part est cachée, souterraine, clandestine même » (Gras, 1993). Derrière le commutateur électrique, déployant sa magie et sa puissance en un tour de main (« la fée électricité »!), se dissimule un monde enflammé, reproduisant la guerre du feu à échelle planétaire, avec

Derrière le commutateur électrique, déployant sa magie et sa puissance en un tour de main (« la fée électricité »!), se dissimule un monde enflammé, reproduisant la guerre du feu à échelle planétaire.

Nous sommes des milliards d'humains à être dépendants de quelques centaines de Zeus, qui pour l'heure accumulent le profit au détriment des plus pauvres, de la ressource et du devenir planétaire.

ses armes modernes et dans un registre temporel non durable (Chevalier, 2004). En un siècle nous sommes passés d'un modèle autarcique de satisfaction des besoins par des productions locales (à base d'eau, de vent et de bois – renouvelables) en un modèle déterritorialisé, mondialisé et incontournable pour conquérir la puissance économique et la puissance militaire (à base de pétrole, de charbon et de gaz – épuisables, et de nucléaire – dangereux). Qui en connaît les rouages ? Quelques spécialistes. Nous sommes des milliards d'humains à être dépendants de quelques centaines de Zeus, qui pour l'heure accumulent le profit au détriment des plus pauvres, de la ressource et du devenir planétaire.

Nous puisons 90 % de nos ressources énergétiques dans le stock fossile et donc épuisable (à court terme) de la matière terrestre (charbon, pétrole et gaz).

Ces formes d'énergie sont non seulement coûteuses en ressource, elles sont aussi extrêmement polluantes, avec de fortes conséquences climatiques. En outre, les coûts sociaux et environnementaux des accidents énergétiques (comme les marées noires et les accidents nucléaires) ont des conséquences transnationales de grande envergure.

La consommation annuelle par habitant des pays les plus riches est de l'ordre de 8 tonnes d'équivalent pétrole pour un Américain et de 3,5 tonnes pour un Européen, alors qu'elle est de quelques centaines de kilos dans les pays les plus démunis (*ibid.*, p. 22). Plus de 2 milliards d'habitants n'ont pas accès à l'électricité et ont alors recours au bois de chauffe qui accentue la déforestation et la désertification (Sacquet, 2003, p. 57).

Depuis le protocole de Kyoto sur le climat (1997), la communauté internationale est alertée sur les conséquences climatiques des émissions d'oxyde de carbone provoquées par les transports, le chauffage, l'industrie ou l'agriculture. En 2002, à Johannesburg, le besoin de transformer la problématique énergétique en une équation de développement durable (concilier accès à l'énergie pour tous, respect de l'environnement et efficacité économique) fut au cœur des discours. « La maison brûle » clamait alors Jacques Chirac. Elle brûle encore aujourd'hui tant il y a d'oppositions à résoudre : opposition entre les préoccupations de court terme et celles du long terme, entre les égoïsmes individuels et le bien public, entre sécurité d'approvisionnement et diminution des coûts, et bien d'autres encore.

La résolution de l'équation « énergie / avenir durable » est complexe et semble inaccessible au citoyen. Et, pourtant, ceux qui tentent de la résoudre pensent que l'information et l'éducation à l'écocitoyenneté de tous les acteurs sont des moyens incontournables pour, au minimum, accompagner l'indispensable changement, si ce n'est pour le devancer et l'accélérer. Chaque geste de consommation ordinaire est un geste éminemment politique dont la prise de conscience peut emmener non seulement vers des changements d'habitudes mais surtout vers le désir de s'engager dans le débat citoyen.

Une éducation
à l'environnement du
quotidien devrait recom-
poser la dialectique du
dedans et du dehors.

Pour une écoformation domestique éclairée

Nous recevons tous une écoformation domestique. Dans la chaleur du foyer, les objets et l'espace nous enseignent les « arts de faire » (de Certeau, Giard et Mayol, 1990). Bien que notre maison soit insérée dans son environnement par des échanges multiples, l'écoformation s'opère en retrait de l'intérêt collectif, et dans l'inconscient écologique des flux de matière. Une éducation à l'environnement du quotidien devrait recomposer la dialectique du dedans et du dehors. On sait que les habitudes ne sont pas immuables, que le frottement au mouvement du monde provoque leur remise en question. Si l'on combinait le dedans du foyer à la lumière du dehors, la pénombre de nos gestes quotidiens à la flamme de la conscience, cette correspondance serait peut-être le déclic nécessaire au débat personnel entre Moi charnel et Moi raisonné décrit par Kaufmann, puis au débat collectif entre habitants et élus. Chacun, citoyen éclairé, deviendrait le Prométhée volant le feu à Zeus.

Références bibliographiques

- BACHELARD, G. (1942). *La psychanalyse du feu*. Paris : Gallimard.
- BACHELARD, G. (1962). *La flamme d'une chandelle*. Paris : PUF.
- BARBIER, R. et PINEAU, G. (dir.) (2001). *Les eaux écoformatrices*. Paris : L'Harmattan, 346 p.
- CERTEAU, M. de., GIARD, L. et MAYOL, P. (1990). *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard, 350 p.
- CERTEAU, M. de, GIARD, L. et MAYOL, P. (1994). *L'invention du quotidien. 2. Habiter, cuisiner*. Paris : Gallimard, 416 p.
- CHEVALIER, J.-M. (2004). *Les grandes batailles de l'énergie*. Paris : Gallimard.
- COTTEREAU, D. (2001). *Formation entre terre et mer : alternance écoformatrice*. Paris : L'Harmattan. 166 p.
- COTTEREAU, D. (2005). Écoformation, entre soi et le monde. *Éducation à l'environnement : de soi au monde*, 187, 111-117.
- DOUGLAS, M. (2001). *De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris : La Découverte/Poche.
- GRAS, A. (1993). *Grandeur et dépendance : sociologie des macro-systèmes techniques*. Paris : PUF.
- JAVEAU, C. (1991). *La société au jour le jour : écrits sur la vie quotidienne*. Bruxelles : de Boeck-Wesmael.

- KAUFMANN, J.-C. (1988). *La chaleur du foyer : analyse du repli domestique*. Paris : Méridiens-Klincksieck.
- KAUFMANN, J.-C. (1992). *La trame conjugale : analyse du couple par son linge*. Paris : Nathan.
- KAUFMANN, J.-C. (1997). *Le cœur à l'ouvrage : théorie de l'action ménagère*. Paris : Nathan, 351 p.
- KAUFMANN, J.-C. (2001). *Ego : pour une sociologie de l'individu*. Paris : Nathan.
- LATOURET, B. (2006). *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte, 401 p.
- PINEAU, G., BACHELART, D., COTTEREAU, D. et MONEYRON, A. (coord.) (2005). *Habiter la terre : écoformation terrestre pour une conscience planétaire*. Paris : L'Harmattan, 291 p.
- PINEAU, G. et al. (1992). *De l'air : essai sur l'écoformation*. Paris : Paideia, 269 p.
- SACQUET, A.-M. (2003). *Atlas mondial du développement durable*. Paris : Autrement, 88 p.